Heureux comme stéréotype en France

PAR JULIE FETTE

Chercheuse en *cultural studies* à l'Université de Rice (Houston, Texas), l'Américaine Julie Fette a placé l'Autre et sa discrimination au centre de ses travaux. Parfaitement bilingue, c'est la production éditoriale française depuis 2000 et sa gestion des stéréotypes de genres qu'elle a choisi de questionner ces temps-ci. Grâce à elle, voilà notre motif observé soudain de loin, et de près. Si certains livres qui nous tiennent à cœur ont sans doute échappé à ses filets, cet article nous invite à nous regarder autrement. Instructif…

↘
«Juju aime les livres»,
ill. Doris Lauer, in *Papoum* n°189,
Fleurus, Janvier 2019.

Papa lit son journal. Petit Jules veut lire aussi.

La persistance des inégalités entre les deux sexes dépeintes dans la littérature jeunesse a une vie plus longue que dans la réalité. Des représentations qui ont cours encore dans les histoires disponibles sur les étagères des bibliothèques, écoles, librairies et dans les abonnements et les gares sont loin derrière les idéaux d'une société qui se veut démocratique et égalitaire. Une étude des livres pour enfants publiés dans les années 1990 et 2000 montre que seulement 15 % des albums de l'échantillon présentent une femme professionnelle, et encore travaille-t-elle majoritairement dans la garde des enfants ou dans l'enseignement[1].

Dans la réalité pourtant, 80 % des Françaises travaillent. Les résultats d'une étude que j'ai faite entre 2011 et 2015 sur un échantillon de 49 albums français trouvés dans une bibliothèque municipale de Paris (Buffon, 5e arrondissement) et une bibliothèque d'école française à Houston (Awty International School), sont accablants : 30 d'entre eux ont pour personnage principal un héros de sexe masculin, 13 de sexe féminin. Du simple au double.

La fréquence des héros implique pour les jeunes lectrices une obligation de se mettre dans la peau du protagoniste masculin, tandis que la même projection psychique est beaucoup plus rarement demandée aux garçons.

En plus d'une vision d'un monde à domination masculine donnée par ces livres, la fréquence des héros implique pour les jeunes lectrices une obligation de se mettre dans la peau du protagoniste masculin, tandis que la même projection psychique est beaucoup plus rarement demandée aux garçons. Les « livres de filles » sont ignorés voire dédaignés par les jeunes lecteurs masculins, un phénomène largement accepté par les adultes[2]. De plus, beaucoup d'histoires suivent encore les modèles éculés : la mère porte un tablier, le père lit le journal.

Pourquoi ? Est-ce une question d'un décalage de temps dû à la durée de la production du livre et à celle du renouvellement des collections ? Pourtant, moins de cinq ans après le début des crises humanitaires à la frontière mexico-américaine et en Méditerranée, nous assistons aujourd'hui à un surgissement de livres pour enfants concernant les migrants et les réfugiés. La conscience des inégalités entre les sexes date de plusieurs siècles dans les pays occidentaux et surtout depuis les années 1960, sans que la production des maisons d'édition en soit sensiblement remaniée. Pourquoi cette lenteur ? La pérennité de la littérature de jeunesse sexuée est peut-être due à une nostalgie immuable pour une époque où les rôles de chacune et de chacun étaient bien définis. Puisque les livres pour enfants sont achetés le plus souvent par les adultes, faut-il reproduire des structures sociales d'antan pour les attirer ? Ou bien le conservatisme est-il une caractéristique innée de la littérature jeunesse ?

L'offre littéraire contemporaine pour enfants publiée depuis 2000 aux États-Unis et en France est presque semblable en ce qui concerne les représentations sexuées. Si l'on compte le nombre d'héroïnes dans un échantillon d'album ou si l'on fait une étude qualificative des rôles, personnalités, et activités dévolues aux personnages féminins et masculins dans des histoires de fiction, une comparaison franco-américaine n'apportera pas de conclusions très révélatrices.

Si les éditeur·trice·s, auteur·trice·s, ou illustrateur·trice·s ne s'allient pas pour combattre la littérature genrée en faisant attention, livre par livre, à leurs créations, que peuvent faire les autres maillons de la chaîne du livre ?

↑
Un album de Martine, chez Casterman, en 2019.

PARTICULARITÉS FRANÇAISES

Si l'inégalité fille-garçon dans les albums est un phénomène persistant autant aux États-Unis qu'en France, je remarque quelques particularismes chez les acteur·trice·s français·e·s de la chaîne du livre qui ont une façon différente de *penser le genre*. À part la maison d'édition Talents Hauts qui a été fondée pour militer contre le sexisme dans la littérature de jeunesse, il est difficile de trouver une maison d'édition qui manifeste une volonté de regarder *profondément* les représentations des sexes (et des races) dans ses nouvelles créations[3]. En général, l'action se restreint à l'élimination de stéréotypes flagrants que peuvent perpétuer leurs auteur·trice·s et illustrateur·trice·s dans les manuscrits. En même temps presque toute maison a senti depuis quelques années la nécessité de publier un documentaire autour du thème de l'égalité fille-garçon. Après avoir enquêté auprès des professionnel·le·s du livre, je remarque un affichage en faveur de l'égalité mais aussi un renoncement assez généralisé vis-à-vis de l'effort qu'exigerait une véritable neutralité des genres dans les albums de demain. Pourquoi les maisons d'édition ne feraient-elles pas, par exemple, une collecte des données pour pouvoir faire un bilan et une analyse des représentations des sexes (et des races) dans leurs propres albums ?

Si les éditeur·trice·s, auteur·trice·s, ou illustrateur·trice·s ne s'allient pas pour combattre la littérature genrée en faisant attention, livre par livre, à leurs créations, que peuvent faire les autres maillons de la chaîne du livre ? Face aux exigences commerciales, les libraires ne sont pas bien placés pour influencer le marché par des sélections qui rendent l'offre plus égalitaire qu'elle ne l'est.

Les bibliothécaires, en revanche, le peuvent. Les enseignant·e·s aussi. Ces deux médiateur·trice·s, dédouané·e·s des enjeux commerciaux, grâce à la nature de leur travail et au contact régulier avec les jeunes lecteur·trice·s, ont plus de possibilités que les libraires de mettre certains livres dans les mains d'un enfant. Pourtant, même s'il existe des exceptions, les institutions au sein desquelles travaillent bibliothécaires et enseignant·e·s n'offrent pas toujours la possibilité de *penser le genre*. Si les bibliothécaires se soucient de constituer une collection équilibrée, c'est-à-dire une collection équilibrée de sujets, d'auteur·trice·s, et de genres (album, documentaire, roman, bande dessinée), ils expriment plus rarement un souci pour l'équilibre de *genre*. Les enseignant·e·s sont débordé·e·s : pas facile pour eux·elles d'aller trouver un album qui attire les élèves, qui complémente le programme *et* qui représente les filles et les garçons de manière non stéréotypée. Les jurys des prix sont-ils aptes à considérer l'égalité des sexes dans leurs sélections ? Mes recherches ne me permettent pas encore de conclure.

L'école est un lieu de socialisation par excellence, y compris à travers les livres qui y sont offerts aux enfants. Même si les bibliothèques dans les écoles maternelles et élémentaires n'ont jamais été vraiment institutionnalisées au niveau national, l'État joue un grand rôle dans le choix des livres mis à la disposition des élèves, notamment par le biais de la Direction générale de l'enseignements scolaire (DGESCO) qui développe les programmes d'enseignement pour tous les niveaux de primaire et secondaire. Une des responsabilités de la DGESCO depuis 2002, lorsque la littérature jeunesse a été

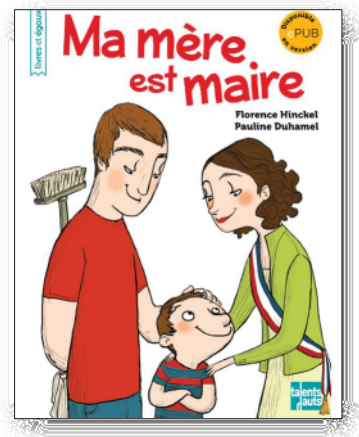
↑
Un des titres de la Bibliothèque rose parus chez Hachette en 2019.

↑→
Chez Gallimard Jeunesse, en 2014.

←
Marco entretient bien sa moto, Fleurus, septembre 2019.

←
Chloé joue à faire le ménage, Fleurus, 2009, toujours disponible…

↓↘
Quelques titres de la maison d'édition Talents hauts.



Le système éducatif américain n'a pas d'équivalent de la DGESCO dont l'impact de la sélection des livres est si grand, mais si une telle institution centrale existait aux États-Unis, la question des représentations diversifiées, neutres, et égalitaires serait sur la table sans aucun doute.

intégrée dans les programmes de l'école, est de créer des listes de référence des ouvrages de littérature de jeunesse par cycle. Ces sélections de livres ne sont pas strictement prescrites mais fortement conseillées aux enseignant·e·s de toutes les écoles en France. Selon un membre de la commission, l'égalité fille-garçon n'est pas un critère dans leurs sélections où une grande place est faite aux œuvres classiques, un des critères fondamentaux de choix (notamment pour les réactualisations en cours). Néanmoins la commission a considéré à un moment qu'il fallait veiller à la présence d'héroïnes dans les livres sélectionnés, mais personne n'a songé à fixer à 50 % le nombre des personnages principaux féminins dans les sélections. L'idée d'un quota semble un anathème pour ces médiateur·trice·s.

« Mais pourquoi l'égalité… ne serait-elle pas universaliste ? » demande un spécialiste français des questions de genre et de race en France et aux États-Unis[4]. Pour mon cas, je trouve curieux qu'on puisse être plus choqué par l'idée d'un effort actif de diversifier l'offre littéraire pour les enfants que par la reconnaissance des inégalités elles-mêmes dans l'offre. Si ma réflexion est américaine, beaucoup de Français·e·s, je sais, partagent ce point de vue. Aux États-Unis les livres scolaires et littéraires ne sont pas meilleurs qu'en France, mais les tabous autour de la diversité qu'on y trouve n'existent pas. Les manuels scolaires américains ont depuis longtemps diversifié la couleur de peau des figures dans leurs images, mais ils ne représentent toujours pas les sexes de manière parfaitement neutre. Quant aux albums choisis pour les élèves, les choix dépendent uniquement des enseignants à titre individuel. Le système éducatif américain n'a pas d'équivalent de la DGESCO dont l'impact de la sélection des livres est si grand, mais si une telle institution centrale existait aux États-Unis, la question des représentations diversifiées, neutres, et égalitaires serait sur la table sans aucun doute.

Bien sûr les acteurs du livre ne font pas bloc homogène ni aux États-Unis ni en France. Des exceptions surgissent partout dans les associations, les institutions, chez les enseignant·e·s, bibliothécaires, libraires français·e·s. La maison d'édition Talents Hauts travaille expressément contre le sexisme dans la littérature jeunesse : aucune initiative de telle envergure n'existe aux États-Unis. Et il ne faut pas oublier des chercheuses comme Nelly Chabrol Gagne et Sylvie Cromer qui sonnent l'alarme depuis longtemps. Mais même parmi les acteur·trice·s du livre tout à fait progressistes, le sérieux déséquilibre sexué dans les albums – pour ne rien dire du manque des représentations des personnages non-blancs – est rarement dénoncé ou pointé. Est-ce par refus ou par aveuglement ? Déni tenace que les stéréotypes font partie intégrante de la littérature jeunesse contemporaine ou manque d'inquiétude par inconscience ? Peut-on parler d'un aveuglement volontaire ? L'Américaine que je suis a pu observer deux réflexes qui peuvent expliquer en partie cette cécité.

LE PRIMAT DE LA CRÉATION LITTÉRAIRE

D'abord il y a de la résistance du type « Touche pas à ma littérature jeunesse. ». Auteur·trice·s, illustrateur·trice·s et éditeur·trice·s résistent à l'idée qu'on leur dise ce qu'il faut mettre dans une histoire. Une méfiance de l'insertion d'une supposée moralisation dans les histoires écrites pour enfants provient

↗ © Photos Julie Fette. New York Public Library, août, 2019.

L'idée que la Littérature avec un grand L peut être ruinée par une demande sociale est souvent justifiée par une défense de la pureté créative contre l'idéologie et le militantisme.

de l'ancienne division entre la lecture scolaire et la lecture de plaisir. L'idée que la Littérature avec un grand L peut être ruinée par une demande sociale est souvent justifiée par une défense de la pureté créative contre l'idéologie et le militantisme. Assez rapidement dans les conversations avec mes interlocuteur·trice·s français·e·s, une répugnance se manifeste pour le « politiquement correct » – toujours associé avec les États-Unis – et surtout pour toute suggestion de quota. En vrai, qu'est-ce que c'est être *politically correct* ? Être non discriminatoire, équitable, neutre, approprié. Je ne vois pas de problème avec ces critères pour des manuscrits en chemin de publication. Pour information, le concept de *politically correct* n'est plus tellement un sujet brûlant aux États-Unis. Une petite illustration concrète : dans la librairie de la New York Public Library en août 2019, plusieurs étagères étaient consacrées aux livres de jeunesse féministes. Aucune exposition sur le sujet n'était à l'affiche pour expliquer cette offre. Il est simplement considéré comme normal de proposer aux client·e·s une collection de livres qui valorisent des héroïnes ou qui abordent frontalement les stéréotypes. Personne ne sourcille.

La maison d'édition Talents Hauts publie des douzaines de livres par an depuis 2005 dans le but d'offrir aux enfants des livres « garantis 100 % sans sexisme.[5] » Imaginez ma joie en découvrant l'existence de cette maison. Mais après une lecture approfondie des titres de leur catalogue publiés entre 2005 et 2013, la déception a pris le devant. En analysant ce corpus, j'ai trouvé une deuxième explication possible – liée avec la première – d'un aveuglement aux inégalités sexuées dans la littérature jeunesse. La collection des livres produits par Talents Hauts ne présente pas un monde égalitaire et neutre, offrant toutes les possibilités imaginables pour les enfants de tous les sexes. Au contraire, bon nombre de leurs albums et romans juniors mettent en avant des formes anachroniques des inégalités sexuées. La situation initiale d'une histoire présente souvent un exemple caricatural de sexisme pour le renverser pendant le reste de l'histoire. Par exemple, un garçon est harcelé par ses amis parce que sa mère est maire et pas femme au foyer[6]. Ce schéma correspond-il vraiment à ce qui se déroule dans les cours de récréation d'aujourd'hui ? Une telle histoire lue en classe ou à la maison aujourd'hui risque de conduire les enfants à se poser des questions sur les vrais progrès qui ont été faits vers l'égalité des sexes. D'autres livres de Talents Hauts, en chassant un stéréotype sexiste de l'intrigue par la porte, en laissent entrer un autre par la fenêtre[7]. C'est bien dommage, car l'existence même de Talents Hauts – et sa survie depuis quinze ans – est un espoir pour les jeunes et pour ceux et celles qui espèrent leur offrir des histoires modernes.

Le mantra en faveur de « la création » n'est d'ailleurs pas du tout spécifique à Talents Hauts. Je l'ai rencontré chez les éditeur·trice·s de grandes et petites maisons ainsi que chez d'autres médiateur·trice·s du livre. En opposant « la création » à une politique éditoriale de sensibilisation, on instrumentalise la qualité pour justifier l'inaction. Comme si la qualité et l'égalité ne pouvaient pas coexister.

En 1993 un numéro spécial de *La Revue des livres pour enfants* était consacré à la question de la lecture de filles et de garçons. Toutes les contributions y soulignaient l'importance de l'offre de livres dans la mise en cause des ségrégations et des stéréotypes littéraires. En particulier, l'autrice Élisabeth

Motsch posait le défi: « Alors, on se prend à penser (à rêver) que d'un besoin de nouveaux modèles, pour les garçons comme pour les filles, jailliront des exigences nouvelles, qu'une libre circulation des livres obligera éditeurs et auteurs à créer du neuf, de bonne qualité ! »[8]

Vingt-cinq ans plus tard, je réitère les mêmes souhaits : un bon livre, mais surtout des *collections* de bons livres (un seul livre ne peut pas tout faire), partout dans les bibliothèques, écoles, librairies, et gares, qui présentent un monde neutre et égalitaire, libre de contraintes pour les lectrices et lecteurs, et qui leur ouvrent les possibilités indépendamment de leur genre. Il va pourtant falloir patienter encore. Si aux États-Unis une plus libre volonté de *penser le genre* semble être un préalable à une telle évolution, j'ai en fait plus d'espoir pour la France, car son marché de littérature de jeunesse remplit toutes les conditions nécessaires.

Si l'on compare l'histoire des littératures de jeunesse française et américaine, on constate un net renversement des réputations. Alors que dans les années 1960 une pionnière française telle que Geneviève Patte admirait la production novatrice et de grande qualité venant des éditeurs new yorkais comme Ursula Nordstrom, elle déplorait le vide presque total du côté français. Aujourd'hui c'est l'inverse : les maisons d'édition américaines pour enfants sont réputées être conformistes, bas de gamme, focalisées plus sur le profit que sur l'imagination. « Catastrophique », se désole-t-on parfois. Étant donné que le marché français du livre pour enfants est robuste, en croissance, marqué par une grande diversité de maisons d'édition petites et grandes, et donc capable et déjà apte à tenir à distance les pressions commerciales pour poursuivre des projets résolument contemporains, les éditeur·trice·s, auteur·rice·s, et illustrateur·trice·s en France ont la chance d'exercer leur audace et de s'ouvrir à la création littéraire égalitaire. ●

En opposant « la création » à une politique éditoriale de sensibilisation, on instrumentalise la qualité pour justifier l'inaction.

↑
Un contre-exemple :
Tiens-toi droite, Rémi Courgeon, Milan, 2017.

1. Carole Brugeilles, Isabelle Cromer et Sylvie Cromer : « Les représentations du masculin et du féminin dans les albums illustrés ou comment la littérature enfantine contribue à élaborer le genre », *Population* 57, n° 2 (2002) : 261–92, https://doi.org/10.2307/1534872.

2. Dans cet article je ne parle que de l'égalité entre les deux sexes. Le nombre d'albums qui représentent les personnages transgenre ou non binaires est infime.

3. J'ajouterais comme une des exceptions les Editions Cambourakis dont le regard aiguisé a pu repérer certains auteurs, notamment scandinaves, qui ont compris ces enjeux.

4. « Débat : la gauche s'occupe-t-elle trop des minorités ? », propos d'Éric Fassin, recueillis par Marc-Olivier Bherer, *Le Monde*, 1er octobre 2018 (visité le 18 octobre 2019).

5. Talents hauts 2015. 8 Mars 2015. <www.talentshauts.fr>

6. Florence Hinckel : *Ma mère est maire,* Talents hauts, 2008.

7. Julie Fette : « Gender and the Role of Talents Hauts in Contemporary French Children's Literature », *Children's Literature Association Quarterly* 43, n° 3 (2018) pp. 285–306.

8. Élisabeth Motsch, « Jane et Tarzan dans la jungle des livres : Y a-t-il aujourd'hui des lectures de filles ou de garçons ? », *La Revue des livres pour enfants*, n° 151–152, n° été, 1993, p. 34.